

The background of the cover is a painting. It depicts a steep, snow-covered mountain slope. A path, rendered in shades of blue and white, leads up the mountain. At the top of the path, a person is riding a dark horse. The sky is dark and moody, with some light breaking through near the top. The overall style is impressionistic and atmospheric.

EDITH WHARTON

Ethan Frome

Roman traduit de l'américain
par Julie Wolkenstein



Ethan Frome

Edith Wharton

Ethan Frome

*Roman traduit de l'américain
par Julie Wolkenstein*

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2014
ISBN : 978-2-8180-2029-6
www.pol-editeur.fr

*Introduction d'Edith Wharton*¹

J'avais déjà quelques notions de ce qu'est la vie dans les villages de Nouvelle-Angleterre, bien avant d'y faire construire ma maison dans la région même où j'ai situé la localité fictive de Starkfield; mais, au fil des années que j'y ai passées, certains aspects de cette vie me sont devenus beaucoup plus familiers.

Cependant, même avant cette initiation approfondie, j'avais eu le sentiment gênant que la Nouvelle-Angleterre des romans ne présentait que peu de ressemblance – autre que botanique ou dialectale, et encore – avec le rude et beau pays que j'avais connu. Même l'abondante énumération de comptonies, d'asters et de lauriers des montagnes, et la reproduction conscien-

1. Écrite en 1922 pour une réédition d'*Ethan Frome*, paru en 1911. (N.d.T.)

cieuse du patois local me laissaient l'impression que les affleurements de granit avaient été, dans les deux cas, négligés. Cette impression n'engage que moi ; elle explique pourquoi j'ai écrit *Ethan Frome* et pourra peut-être, dans une certaine mesure, le justifier aux yeux de certains lecteurs.

Voilà pour l'origine de cette histoire ; il n'y a rien d'autre d'intéressant à en dire, sauf ce qui concerne sa construction.

Le problème qui se posait à moi, comme je le vis d'emblée en un éclair, était le suivant : il fallait que je trouve un moyen de traiter un sujet dont le climax dramatique, ou plus exactement l'anti-climax, survient vingt-cinq ans après les premiers actes de la tragédie. Ce nécessaire passage des années aurait incité quiconque est persuadé – comme je l'ai toujours été – que chaque sujet (au sens où l'entendent les auteurs de fiction) *contient implicitement une forme et des dimensions qui lui sont propres*, à reconnaître en Ethan Frome le sujet d'un long roman. Mais je ne l'ai jamais pensé, ne serait-ce qu'un instant, car je sentais, en même temps, que le thème de mon récit n'était pas de ceux qui permettent de nombreuses variations. Il

fallait le traiter sobrement et sommairement, à la manière même dont la vie s'était toujours présentée à mes protagonistes ; en s'efforçant de rendre leurs sentiments plus élaborés et plus complexes, on trahirait forcément l'ensemble. Ils étaient, en vérité, ces personnages, mes *affleurements de granit* ; mais seulement à demi déterrés, et à peine plus éloquents.

Cette incompatibilité entre ce sujet et son traitement aurait pu me laisser croire qu'il fallait, après tout, renoncer à ma « situation ». Tous les romanciers ont été visités par les fantômes insidieux de fausses « bonnes situations », ces sujets qui, comme des sirènes, attirent leur petit canot contre des rochers ; ils entendent bien souvent leurs voix, et aperçoivent leurs mirages, lorsqu'ils traversent le désert aride qui les guette à mi-course, quel que soit l'ouvrage en cours. Je connaissais par cœur le chant de ces sirènes, et m'étais souvent enchaînée à mon morne labeur jusqu'à ce qu'elles soient hors de portée de mes oreilles – emportant peut-être, dans leurs voiles multicolores, un chef-d'œuvre qui resterait inconnu. Mais je ne redoutais rien de ce genre, dans le cas d'*Ethan Frome*. C'était la première fois que j'abordais un sujet en étant

tout à fait sûre de sa valeur, à mes yeux du moins, et avec une relative confiance dans mes capacités à exploiter, au moins partiellement, ce que j'y voyais.

Tous les romanciers, encore une fois, qui sont « dévoués à leur art », se sont enflammés pour de tels sujets, et ont été fascinés par la difficulté qui consiste à les rendre avec le maximum de relief, mais sans y ajouter aucun ornement, sans ruser avec les drapés ou les éclairages. C'était la tâche qui m'attendait, si je voulais raconter l'histoire d'Ethan Frome ; la construction que j'avais en tête – et qui rencontra la désapprobation immédiate et sans réserves des quelques amis auxquels je tentai de l'exposer –, je persiste à la trouver appropriée à ce cas précis. Il me semble, en effet, que s'il y a quelque chose d'artificiel dans ces récits qui mettent en scène des gens subtils et sophistiqués que le romancier fait deviner et interpréter par le premier témoin venu, on ne risque pas ce genre d'inconvénient lorsque c'est l'interprète qui est sophistiqué, et les gens qu'il interprète qui sont simples. S'il est capable de les observer, eux et leur contexte, on respecte la vraisemblance en lui permettant d'exercer cette faculté ; c'est

tout naturellement qu'il se comportera comme un intermédiaire compatissant entre les personnages rudimentaires qu'il observe et les esprits plus subtils auxquels il s'applique à les présenter. Mais tout cela va de soi, et n'a besoin d'être expliqué qu'à ceux qui n'ont jamais considéré la fiction comme un art de la composition.

Le vrai mérite de mon traitement me semble résider dans un détail mineur. Il fallait que je trouve un moyen de porter ma tragédie à la connaissance de son narrateur, d'une manière qui soit à la fois naturelle et suggestive. J'aurais pu le faire asseoir devant une commère du village qui lui aurait débité toute l'histoire d'une seule traite, mais, ce faisant, j'aurais falsifié deux éléments essentiels de mon tableau : d'abord, la réserve et le mutisme profondément enracinés chez les gens que j'essayais de peindre, et ensuite l'effet de « relief » (au sens où l'entendent les plasticiens), que j'obtiendrais en donnant à voir leur situation par des yeux aussi différents que ceux de Harmon Gow et de Mrs. Ned Hale. Chacun de mes chroniqueurs contribue au récit *dans la mesure exacte où il ou elle est capable de comprendre* ce qui, à ses yeux, est une situation compliquée et mysté-

rieuse ; et seul le narrateur a une vue assez large pour l'embrasser entièrement, pour la rendre plus claire, et pour lui donner sa juste place, car il dispose de grilles d'interprétation plus nombreuses.

Je ne prétends pas à l'originalité, puisque j'ai suivi la méthode dont *La Grande Bretèche* et *The Ring and the Book* m'ont donné des exemples magnifiques ; mon seul mérite est, peut-être, d'avoir deviné que les procédés qui y sont utilisés pouvaient aussi s'appliquer à mon petit récit.

Si j'ai écrit ce bref commentaire – le premier que j'aie jamais publié sur aucun de mes livres –, c'est parce que le seul intérêt possible, à mes yeux, d'une introduction rédigée par l'auteur pour les lecteurs de son œuvre est d'expliquer pourquoi il a décidé d'entreprendre l'œuvre en question, et pourquoi il a choisi de lui donner telle forme plutôt que telle autre. Ces objectifs premiers, les seuls qui puissent être explicités, l'artiste doit les avoir instinctivement sentis et exécutés avant que ne se transmette à sa création cet impondérable je-ne-sais-quoi de plus qui permet d'y faire circuler la vie, et de retarder quelque peu sa disparition.

Ethan Frome

Je tiens cette histoire de plusieurs sources, qui m'en ont chacune raconté un fragment, et, comme il arrive généralement dans ces cas-là, c'était chaque fois une histoire différente.

Si vous connaissez Starkfield, Massachusetts, vous connaissez le bureau de poste. Si vous connaissez le bureau de poste, vous avez sûrement vu Ethan Frome y arriver dans son buggy, lâcher les rênes sur l'échine tordue de son cheval bai et traverser en se traînant le trottoir de briques jusqu'à la colonnade blanche : et vous avez sûrement cherché à savoir qui il était.

C'est là que, il y a plusieurs années, je l'ai vu pour la première fois ; et, en le voyant, je me suis arrêté brutalement. Même à cette époque, il demeurait le personnage le plus frappant de Starkfield, bien qu'il ne fût plus qu'un homme

brisé. Ce n'était pas tant sa haute taille qu'on remarquait, car les « autochtones » se distinguaient sans mal, avec leurs longues et maigres silhouettes, des spécimens étrangers, plus trapus : c'était l'air à la fois détaché et imposant qu'il avait, bien qu'affligé d'un boitement qui entravait chacun de ses pas, saccadés comme s'il avait les pieds enchaînés. Il y avait dans son expression quelque chose d'austère et d'impénétrable, et il était si raide et si gris que je le pris pour un vieillard et fus surpris d'entendre qu'il n'avait que cinquante-deux ans. Ça, je l'appris par Harmon Gow, qui avait conduit autrefois la diligence entre Bettsbridge et Starkfield, avant la mise en service du tramway, et tenait la chronique de toutes les familles que desservait sa ligne.

« Il a toujours cet air-là, depuis la collision ; et ça fera vingt-quatre ans en février », lâcha Gow avant de replonger dans ses souvenirs.

C'était « la collision » – comme me l'apprit cette même source – qui avait non seulement dessiné la balafre rouge qui barrait le front d'Ethan Frome, mais avait tellement raccourci et déformé la partie droite de son corps qu'il lui fallait fournir un effort évident pour faire

les quelques pas qui séparaient son buggy de l'entrée du bureau de poste. Il s'y rendait habituellement, depuis sa ferme, tous les jours vers midi, et comme c'était l'heure où je venais moi-même chercher mon courrier, je le croisais souvent sous le porche, ou me retrouvais près de lui à guetter les gestes de la main chargée de la distribution, de l'autre côté du grillage. Je remarquai que, malgré son extrême ponctualité, on lui donnait rarement autre chose qu'un numéro de *L'Aigle de Bettsbridge*, qu'il fourrait sans même le regarder dans sa poche qui pendouillait. Parfois, cependant, le postier lui tendait une enveloppe adressée à Mrs. Zenobia – ou Mrs. Zeena – Frome, qui arborait généralement, dans le coin supérieur gauche, l'adresse de quelque fabricant de produits pharmaceutiques et le nom de son remède. Ces documents, mon voisin les empochait sans leur prêter davantage d'attention, comme s'il y était bien trop accoutumé pour s'étonner de leur abondance et de leur diversité, et il s'en retournait avec un muet hochement de tête en direction du postier.

Tout le monde à Starkfield le connaissait et le saluait avec une réserve adaptée à la mine grave qu'il présentait lui-même; mais cha-

cun respectait son humeur taciturne et rares étaient les occasions où quelqu'un, parmi les villageois les plus âgés, l'arrêtait pour lui dire un mot. Quand cela se produisait, il l'écoutait calmement, ses yeux bleus dévisageaient son interlocuteur, et il lui répondait d'une voix si basse que ses paroles ne parvenaient jamais jusqu'à moi ; puis il remontait avec raideur dans son buggy, rassemblait les rênes dans sa main gauche et reprenait lentement le chemin de sa ferme.

« Ce devait être assez grave, comme collision ? » demandai-je à Harmon, en regardant s'éloigner la silhouette de Frome, et en imaginant combien son visage émacié et basané, sa tignasse de cheveux clairs devaient avoir fière allure, sur ses épaules carrées, avant qu'elles ne soient déformées.

« C'qu'y a d'pire, opina mon informateur. Largement d'quoi tuer la plupart des gens. Mais les Frome, c'est des durs. Ethan pourrait bien finir centenaire.

– Mon Dieu ! » m'écriai-je. À cet instant, Ethan Frome, après s'être hissé sur son siège, s'était penché pour s'assurer que la boîte en bois – elle aussi ornée d'une étiquette indiquant le

nom d'un pharmacien – qu'il avait rangée à l'arrière du buggy ne risquait pas de tomber et je pus surprendre l'expression qu'il devait probablement avoir lorsqu'il se croyait à l'abri des regards. « Cet homme, centenaire ? Il a déjà l'air d'être mort, et jeté en enfer ! »

Harmon tira de sa poche un rouleau de feuilles de tabac à chiquer, en coupa une portion et la cala, comme dans un petit sac en cuir, à l'intérieur de sa joue. « M'est avis qu'il a passé trop d'hivers à Starkfield. Ceux qui sont malins, la plupart, ils s'en vont.

– Pourquoi pas *lui* ?

– Fallait bien que quelqu'un reste pour s'occuper d'sa famille. Y avait personne d'autre qu'Ethan. D'abord pour son père... et puis pour sa mère... et après, pour sa femme.

– Et pour finir, la collision ? »

Harmon émit un petit rire sardonique. « C'est ça. Après, il était bien *obligé* de rester.

– Je vois. Et depuis, ce sont eux qui doivent s'occuper de lui ? »

Harmon déplaça pensivement sa chique vers l'autre joue. « Oh, pour ce qui est de ça : j'pense que c'est toujours Ethan qui s'occupe de tout. »

Bien que Harmon Gow ait mené son récit aussi loin que le lui permettaient ses facultés intellectuelles et morales, son histoire, très factuelle, laissait subsister d'évidentes lacunes, et j'eus le sentiment que le sens profond de cette histoire résidait dans ces lacunes. Cependant, une phrase me resta en mémoire et devint comme le noyau à partir duquel je combinerais mes déductions ultérieures : « M'est avis qu'il a passé trop d'hivers à Starkfield. »

Avant d'y avoir moi-même achevé mon séjour, j'eus le temps de comprendre ce que cette phrase signifiait. Et pourtant, je m'y étais installé à une époque dégénéréscente où le tramway, les bicyclettes et les bureaux de poste ruraux facilitaient les échanges entre ces villages éparpillés dans les montagnes, une époque où, dans les villes plus importantes des vallées, comme Bettsbridge ou Shadd's Falls, on trouvait des bibliothèques, des théâtres, et des centres YMCA où les jeunes qui habitaient dans les hauteurs pouvaient descendre s'amuser. Mais lorsque l'hiver s'abattit sur Starkfield, et que le village fut enseveli sous une couche de neige perpétuellement renouvelée, tombant d'un ciel pâle, je commençai à voir à quoi la vie

ici – ou plutôt, l’absence de vie – avait dû ressembler quand Ethan Frome était jeune homme.

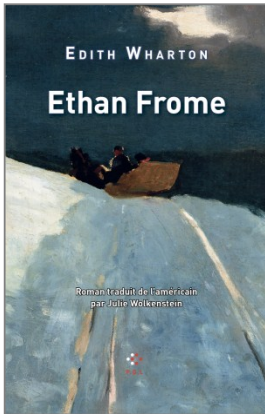
Mes employeurs m’avaient envoyé en mission à la grosse centrale électrique de Corbury Junction, et une grève prolongée des charpentiers retarda le chantier à tel point que je fus retenu à Starkfield – le seul endroit habitable dans les environs – la plus grande partie de l’hiver. Au début, je rongai mon frein, et puis, sous l’effet hypnotique de la routine, je commençai peu à peu à apprécier le charme sinistre de cette vie. Aux premiers temps de mon séjour, j’avais été frappé par le contraste entre le climat, vivifiant, et la population, anémiée. De jour en jour, une fois tombées les neiges de décembre, un ciel d’un bleu éclatant se mit à déverser des torrents de lumière et d’air sur le paysage immaculé, qui les réverbérait en un scintillement plus intense. On aurait pu croire qu’une telle atmosphère était propre à stimuler les émotions et à échauffer les sangs ; mais elle semblait n’avoir aucun autre effet que de ralentir encore davantage le pouls déjà paresseux de Starkfield. Lorsque j’y eus passé un peu plus de temps, et vu cette phase de limpidité cristalline céder la place à de longues périodes de froid

où le soleil s'absentait, lorsque les tempêtes de février eurent dressé de blancs campements autour du village enclavé et que la sauvage cavalerie des vents de mars eut sonné la charge contre ses défenseurs, je commençai à comprendre pourquoi Starkfield émergeait de ces six mois de siège comme une garnison affamée, prête à se rendre sans conditions. Vingt ans plus tôt, les armes défensives devaient être encore plus rares, et l'ennemi devait contrôler presque toutes les voies de communication entre les villages assiégés ; et, méditant ces phénomènes, je vérifiai la sinistre formule de Harmon : « Ceux qui sont malins, la plupart ils s'en vont. » Mais si c'était bien le cas, quels obstacles s'étaient-ils ligüés pour empêcher de fuir un homme comme Ethan Frome ?

Durant mon séjour à Starkfield, j'habitais chez une veuve d'un certain âge qu'on appelait familièrement Mrs. Ned Hale. Le père de Mrs. Hale avait été le notaire du village à la génération précédente, et « la maison du notaire Varnum », où ma logeuse vivait toujours avec sa mère, était le bâtiment le plus imposant du village. Elle s'élevait à une extrémité de la grand-rue, et son portique à colonnes néoclassiques

Achévé d'imprimer sur Roto-Page
en février 2014
par l'Imprimerie Floch à Mayenne
N° d'éditeur : 2382 – N° d'édition : 262259
N° d'imprimeur : XXXX
Dépôt légal : mars 2014

Imprimé en France



Edith Wharton
Ethan Frome

Cette édition électronique du livre
Ethan Frome d' EDITH WHARTON
a été réalisée le 4 mars 2014 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en février 2014
par l'Imprimerie Floch à Mayenne
(ISBN : 9782818020296 - Numéro d'édition : 262259).
Code Sodis : N60573 - ISBN : 9782818020319
Numéro d'édition : 262261.